



NANDY OCÉAN

• Protocole
Sigma

Océan Nandy

Protocole Sigma

© Océan Nandy, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1746-6

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Jusqu'où serons-nous prêts à sacrifier les Droits des Hommes au profit de
l'avancée de la Science ?

Prologue

Une fine porte vitrée coulissa silencieusement et s'ouvrit sur une vaste pièce blanche illuminée dans laquelle entra un homme. Quelques personnes habillées en blouses bleu clair, à l'image de médecins, observaient des moniteurs qui émettaient des bips irréguliers. Au milieu de la salle se trouvait une table d'opération éclairée par d'immenses appliques et, sur celle-ci, était allongée une trentenaire. Elle était nue, ligotée, et souffrait de contractions. Malgré sa douleur, la femme retenait ses cris car elle savait que si elle laissait échapper ne serait-ce qu'un gémissement, cela pourrait lui être fatal. Les contractions et la douleur augmentait, provoquant l'accroissement de l'activité cardiaque de la patiente.

« Monsieur, ne croyez-vous pas que nous devrions déclencher l'accouchement ? » questionna l'assistante tout en feuilletant un dossier.

— Le provoquer ? s'enquit le docteur, outré. Bien sûr que non ! Pourquoi ne pas laisser faire la nature et attendre patiemment qu'elle décide de son propre chef d'enfanter ?

— Mais... monsieur ! Elle souffre !

— Tout est souffrance dans ce monde. Laissez faire. De plus, nous pourrons, par la même occasion, observer les limites du corps et son endurance vis-à-vis de la douleur. »

La patiente se mordait la lèvre inférieure jusqu'au sang. Ses poings serrés rougissaient tant la pression exercée sur eux était importante. Les larmes inondaient ses globes oculaires. Ne pouvant plus supporter la douleur, elle lâcha un cri strident qui résonna dans toute la pièce. Hans Krämer ajusta ses lunettes et mit ses mains derrière son dos, l'observant d'un air curieux. La femme enceinte essayait en vain de libérer ses poignets, mais rien à faire. De plus, à force de se débattre, ses articulations se lacéraient, lui causant un mal supplémentaire. Les bips des moniteurs augmentaient en même temps que son rythme cardiaque.

« Monsieur, nous devrions déclencher l'accouchement tout de suite ! Ce n'est bon ni pour elle ni pour les bébés », informa l'assistante, paniquée.

Hans soupira de frustration et sortit une paire de gants en latex qu'il revêtit avant de s'approcher d'un chariot contenant des ustensiles médicaux. Il s'arma d'un scalpel.

« Qu'allez-vous faire ? demanda l'assistante, hésitante.

— Eh bien, vous voulez forcer l'accouchement, non ? C'est ce que je compte faire, mais à ma façon. Je vais effectuer une césarienne.

— Très bien, laissez-moi l'anesthésier et... , intervint l'anesthésiste.

— Inutile. Je tiens à réaliser cette opération sans anesthésie. J'aimerais bien voir ses réactions. »

L'anesthésiste sourcilla et l'assistante voulut protester, mais le docteur la fulmina du regard. Effrayée, elle demeura silencieuse. Le chirurgien se tourna vers sa patiente, une lueur frôlant la folie dans les yeux ; il la regardait en se délectant. Elle était devenue sa proie, et il allait bien s'amuser avec elle.

Scalpel dans une main, il posa l'autre sur le ventre arrondi et apposa délicatement la feuille métallique sur la peau. Il releva la tête et son regard croisa celui de la parturiente puis, avec un sourire imperceptible, il entama l'incision. Du liquide carmin perla le long de la peau opaline jusqu'à rencontrer la surface froide de la table. La femme se déchirait les cordes vocales et tentait de se libérer. D'autres infirmiers vinrent la maîtriser. Les bips accélérèrent tandis que les geignements redoublaient d'intensité. Après lui avoir ouvert le ventre, exposant l'utérus, le docteur empoigna un écarteur pour agrandir l'entaille. Elle cria à nouveau. C'est sans gêne ni compassion qu'il glissa les mains dans la plaie. Un nouveau hurlement retentit dans toute la pièce. Peu de temps après, la tête d'un bébé apparut.

« J'ai besoin de quelqu'un », annonça Krämer, d'un calme déconcertant.

Aussitôt dit, un médecin s'était approché avec une serviette dans les mains et extrayait l'enfant. Ce dernier émettait des cris, confirmant qu'il allait bien. Une minute plus tard, un autre enfant vit le jour. C'était la première fois que des jumeaux naissaient au sein du laboratoire. Les yeux d'Hans s'illuminèrent et un sourire sadique se dessina sur son visage.

CHAPITRE I

La tiède brise du mois de juillet se faufilait par ma fenêtre ouverte. Avec un petit râlement, je retirai ma couverture, la température commençait à monter. J'ouvris doucement les yeux et regardai le réveil installé sur ma table de chevet ; il affichait sept heures et demie. Je m'étirai et me résignai à sortir du lit ; aujourd'hui, j'allais recevoir mon diplôme. J'avais étudié les sciences, option biologie.

Je me dirigeai dans la salle de bain qui était rattachée à ma chambre. Je me déshabillai et me précipitai sous la douche. L'eau froide, dégoulinant sur ma peau, me procura un bien fou. Après être restée une bonne vingtaine de minutes sous l'eau, je sortis. Je m'approchai de mon miroir et m'observai hâtivement. Nous devons certainement avoir des gènes albinos qui erraient dans la famille parce que c'était ahurissant comme je pouvais être pâle alors que mes parents ne l'étaient pas. Eux étaient pourvus d'une peau plutôt rosée alors que moi je ressemblais à un cachet d'aspirine ambulante. Je brossai mes longs cheveux ondulés en une queue de cheval, dégageant ainsi mon visage. Je mis un peu d'eye-liner pour faire ressortir le gris de mes yeux, rien d'autre. Je me regardai une fois de plus. Si l'on faisait abstraction de ma taille, un mètre cinquante, et de mon corps un peu enrobé, le résultat était satisfaisant.

Je sortis de la pièce, enroulée dans ma serviette et ouvris mon armoire. Je choisis les premiers vêtements qui me tombèrent sous la main, à savoir, un tee-shirt noir simple et une salopette courte en jean. Pour la remise des diplômes, on avait le droit de troquer nos uniformes contre des vêtements personnels.

Je descendis dans la cuisine. La délicieuse odeur du petit déjeuner qui s'en dégageait vint me chatouiller les narines et me provoqua des gargouillements. J'entrai dans la salle et aperçus mon père, assis, lisant le journal tout en buvant son café tandis que ma mère déposait une assiette sur la table.

« Omelette aux champignons, annonça-t-elle, souriante.

— Miam ! m'exclamais-je, ravie d'avoir eu ce plat que j'adorais.

— Je suis jaloux. Tu as droit à un copieux petit déjeuner alors que moi je n'ai qu'une misérable petite tasse de café, se lamenta mon père.

— Oh ! Tout de suite les grands mots, dit ma mère. Ce n'est pas de ma faute si monsieur préfère avaler son repas au lieu de prendre son temps.»

Ils rirent. Mes parents s'appelaient Daniel et Ayleen Ryans. Ma mère était femme au foyer même s'il y eut un temps où elle travaillait dans une agence immobilière, tandis que mon père était architecte. Elle avait démissionné lorsqu'elle était tombée enceinte de moi.

Je pris une grande bouchée et, comme je m'y attendais, l'omelette était délicieuse. Je surpris ma mère me scruter, sortir de la cuisine puis revenir avec un peigne et une brosse. Je levai les yeux au ciel, mais ne pipa mot et la laissait faire ce qu'elle avait en tête : me coiffer. Elle termina quelques minutes après que j'eus fini de manger.

Je débarrassai mon plat et le déposai dans l'évier.

« Prête pour ce grand jour ? Tu vas enfin avoir ton diplôme ! » s'extasia-t-elle en même temps qu'elle arrachait mes pointes ébène coincées dans la brosse.

Parfois, j'avais le sentiment qu'elle était plus excitée que moi à l'idée de ce diplôme.

« Oui, bien sûr. Je pourrai enfin arrêter le lycée et prendre des petites vacances avant de chercher une université ou quelque chose de similaire.

— En parlant d'universités, s'enquit mon père, tu sais où tu vas aller ? »

Je baissai instinctivement les yeux. J'avais plusieurs options, grâce à ma bourse d'excellence, mais je ne savais pas laquelle choisir, je ne savais même pas ce que je voulais faire de ma vie. Pour le moment, tout ce que je désirais, c'était mettre les études de côté et me reposer un peu. J'en avais assez des devoirs, des professeurs et tout simplement du cadre scolaire.

J'ouvris le réfrigérateur et sortis une brique de jus d'orange que je bus directement au goulot. Ma mère apparut près de moi et arracha la brique de mes mains.

« Je t'ai déjà dit de ne pas faire ça ! Il y a des verres, ils ne sont pas là pour rien.

— Oui, mais je préserve ton énergie en limitant la vaisselle sale.

— Merci de ton intérêt, mais tu ne nous "préserve" pas des bactéries. Allez oust ! » me chassa-t-elle à coups de torchon.

Je remontai dans ma chambre et pris mon sac et, au même instant, le son d'un klaxon se fit entendre. De la fenêtre, j'aperçus la Jaguar XK140 noire

de Summer. J'enfilai à la hâte mes Converse usées et descendis en trombe les escaliers, lorsque ma mère s'interposa.

« Où vas-tu comme ça ?

— Summer est venue me chercher, elle m'attend.

— Mais... nous devons t'emmener, se plaignit-elle, une pointe de déception dans le regard.

— Oui, mais vous pourrez toujours me ramener. »

Et sans lui donner le temps de rétorquer, j'ouvris la porte et sortis de la maison le plus vite possible jusqu'à monter dans le véhicule. Summer me paraîtra toujours aussi étrange bien qu'on se connaisse depuis maintenant cinq ans. Elle était l'héritière de Philippe Wayne, le célèbre génie en mécatronique et créateur de nos fidèles androïdes, qui avait amassé une fortune en fabriquant ces humanoïdes. Ces machines occupaient les postes "ingrats", à savoir : éboueurs, secrétaires, baby-sitters, etc. même si certains humains continuaient à exercer ces professions. Et mon amie était douée en informatique et adorait tout ce qui était vintage, ce qui expliquait son choix de véhicule.

Âgée de vingt-deux ans, elle était dotée d'une splendide chevelure rappelant le chocolat noir, avec une frange bleue qui empiétait sur ses yeux. Et un piercing à la langue avec lequel elle adorait jouer toute la journée.

Je me souviendrai toujours de la fois où l'on s'était rencontrées : à cette époque, j'avais treize ans et elle en avait dix-sept. Comme Green Lake est une petite ville perdue dans la province de Colombie-Britannique au Canada et à une trentaine de minutes de Vancouver, l'école accueillait à la fois collégiens et lycéens. C'était pendant ma séance d'éducation physique, on m'avait confié le poste de gardienne de but, mais, étant mauvaise en sport depuis ma plus tendre enfance, j'avais reçu le ballon dans le ventre. À la suite de quoi, je feignis avoir très mal et le professeur m'envoya à l'infirmerie. Je décidai donc de sécher et de me promener en attendant la fin de l'heure. C'est là que je la vis. Elle frappait son casier avec hargne, faisant bouger la jupe patineuse vert impérial qui nous servait d'uniforme. Je m'étais approchée timidement et j'étais restée silencieuse jusqu'à ce qu'elle remarquât ma présence.

« Qu'est-ce que tu veux ?

— Eh bien... en fait, je me demandais pourquoi tu cognais sur ton casier.

— *Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? Et puis tu ne devrais pas être en cours ?*

— *Et toi ? »*

Elle avait haussé les sourcils, perplexe, et avait même ébauché un sourire avant de se remémorer son problème. Elle avait pris son ordinateur portable et avait fermé violemment la porte de son casier avant de tourner les talons. Instinctivement, je l'avais suivie. Nous étions allées jusqu'au jardin de l'école qui servait de cour de récréation pour les collégiens comme moi. Là, il y avait des bancs et des tables, et Summer avait opté pour la plus éloignée du bâtiment scolaire. Elle avait pris place et posa son ordinateur avant de l'ouvrir. Je m'étais assise à ses côtés et examinai l'appareil. De toute évidence, l'hologramme de son ordinateur ne fonctionnait plus et elle cherchait probablement la façon de l'arranger. Ce n'est qu'après quelques minutes qu'elle se souvint de moi.

« Tu comptes rester avec moi encore longtemps ? demanda-t-elle, exaspérée.

— *Qu'essayes-tu de faire exactement ?*

— *Rien que tu puisses comprendre. J'ai moi-même conçu cet ordinateur de A à Z ; alors il n'y a que moi qui puisse...*

— *Ça doit certainement être ton laser qui fait des siennes », commençais-je à dire avant de me lancer dans de grandes explications.*

Sceptique, elle m'informa tout de même qu'elle suivrait mes instructions une fois rentrée chez elle.

Le lendemain, c'était avec un large sourire éclairant son visage qu'elle me remercia.

« Tu es un génie ! s'était-elle écriée. Je m'appelle Summer Wayne et toi ?

— *Silver Ryans. »*

Depuis ce fameux jour, nous étions devenues inséparables. Nous nous retrouvions à l'heure de midi pour déjeuner ensemble et, lors des pauses, j'étais constamment avec elle. Puis vint le moment pour elle de recevoir son diplôme et de quitter le lycée, me laissant seule. Heureusement, après les cours, on se rejoignait pour prendre une glace ou se promener. C'était ma meilleure amie. Aujourd'hui, elle s'était proposée de m'emmener au lycée.

« Salut Silverstone !

— *Salut Summer ! répondis-je en feignant un rire.*